

Titre : " Le Voleur De Rêves".

Les jours sont des abricots, tièdes, lumineux. Il est tombé des trombes d'eau en octobre. Maintenant c'est l'été indien. Je tourne un peu autour de la maison et d'un coup ça me prend. Je glisse mon Laguiole dans la poche avec un sac plastique et je file vers la colline. Une petite route monte entre deux vergers de cerisiers. À droite ils sont pourpres, en face orangés. Ces deux couleurs suffisent à mon bonheur. La route se transforme sans explication en un petit chemin de terre qui grimpe raide sous des chênes blancs. Les pluies l'ont défoncé. Je fais un bon kilomètre et le village apparaît en bas. J'aperçois les trois peupliers d'or derrière la maison. Mon cœur se serre, c'est mon père qui les a plantés. Dès que j'atteins la crête je m'enfonce dans le sous-bois. Le buis et les cistes griffent ma veste de treillis. J'adore cette odeur d'humidité et de bois pourri.

Tout de suite je tombe sur une famille de safranés qui soulèvent prudemment les feuilles pour voir l'automne. Il n'y a pas eu de gel la nuit, ils sont sains comme l'œil. Je vais d'un pin à l'autre, déniche quelques sanguins. Avec mon Laguiole je les coupe le plus bas possible. Ils ne sont pas véreux, légèrement marbrés de vert, magnifiques. Avec de l'ail et du persil je vais me régaler.

Je descends dans une combe pour atteindre un bosquet de pins que je vois dépasser. C'est raide, très épais. Personne ne doit s'aventurer par ici pour trois champignons. Je m'accroche aux branches de chênes verts. Tout d'un coup mon pied glisse sur un morceau de bois visqueux et je pars comme une savonnette. J'ai l'impression que je tombe pendant mille ans. Quand je m'arrête... Quand la broussaille m'arrête, je suis au fond d'un petit ravin. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Je n'ai pas celui de me relever. Une mallette en cuir noir, flambant neuve, est là, à trente centimètres de ma main. Et mes tripes savent déjà que cette mallette va changer ma vie...

Une vague glacée de froid m'envahit. Elle me prend dans tout mon être. Je ne peux détacher mon regard de cette mallette noire. Elle est éclairée par les rayons qui pénètrent tant bien que mal l'épais feuillage des arbres. Soudain ma main me brûle. On aurait dit que mon sang bouillonnait dans mes veines. Je me redresse lentement et je bouge tous mes doigts mais la douleur ne fait que s'amplifier. Elle devient atroce. Mais allez savoir pourquoi, au bout d'un moment, elle ne me fait plus aucun mal. Elle s'est répandue dans tout mon corps à pleine vitesse. Comme si je venais de me faire foudroyer par un puissant éclair qui a parcouru tout mon être dans ses moindres recoins. Je me décide enfin à me mettre sur mes pieds. Normalement c'est à ce moment là, qu'en moi devrait ce jouer un combat sans merci. Vais-je la prendre ou non ? Mais ce combat n'aura jamais lieu. Je prends la mallette et je quitte la forêt. Je prend soin au passage de m'arrêter pour récolter quelques champignons à l'aide de mon Laguiole, mais je m'empresse de rentrer à la maison pour pouvoir ouvrir cette mystérieuse mallette noire. Je remonte la combe et me mets à courir en zigzaguant entre tous les arbres et tous ces petits bosquets. J'ai le souffle court, les battements de mon cœur se font de plus en plus intense. J'ai peur. Une voix en moi me pousse à lâcher la poignée de la mallette et à continuer de courir sans me retourner. Mais elle est trop faible comparée à celle qui me pousse à resserrer mon emprise. Je ne la lâche pas. Je ne la lâcherais pour rien au monde. J'ai l'impression de tenir ma vie au bout de ma main.

Je sors enfin des sous-bois. J'ai du ralentir ma course mais cela ne m'a pas empêchée de me faire prendre tous les cheveux dans les branches. J'aperçois de nouveau le village et ma vieille maison de campagne. Si mon père voyait ce qu'elle est devenue, il en serait tellement mal, que je crois qu'il ne survivrait pas au choc. C'est une ruine. Depuis sa disparition, je vis seule avec ma mère. Je n'ai jamais eu de frère ou de sœur et je n'ai pas connu mes grands parents. Il ne reste que nous deux. Ma mère est malade depuis quelques années déjà. À vrai dire depuis bien avant la mort de papa. Elle ne s'en n'est jamais remise. Il a disparu il y a deux ans, sans laisser aucune trace. Maman lui en veut. Elle, elle pense qu'il est parti se construire une autre vie, loin d'elle et de moi. Mais moi je ne crois pas ce qu'elle raconte. Il n'aurait jamais pu faire une chose pareille, il nous aimait. J'en suis sûre car il a si longtemps enduré pour combler nos besoins, à ma mère et moi, qu'il ne serait pas parti comme ça. On remontait la pente. Tout allait bien mieux, la maladie de ma mère s'effaçait peu à peu avec le temps, nos vergers portaient leurs fruits et on était enfin heureux à trois. Mais maintenant bien des choses ont changé, la maison n'est plus à nous, ma mère n'a pas trouvé d'autre travail, sa maladie a refait surface et je dois prendre soin d'elle toute seule. Les temps sont durs mais nous y parvenons. Nous y arrivons, main dans la main, comme nous l'avons toujours fait. Ce que je retiens de tous ces problèmes, c'est cette grande et belle complicité qui est née entre ma mère et moi.

Je descends la colline par le petit chemin de terre, passe entre les deux vergers de cerisiers, qui nous appartenait autrefois mais que nous avons du vendre pour payer à ma mère tous ses médicaments, avant d'arriver chez moi. Je vois ma mère par la fenêtre de la cuisine, elle me fait un signe et me sourit. Je fais le tour de la maison, rentre par la petite porte en bois à l'arrière, dépose ma valise en bas des escaliers et je vais apporter mon petit trésor à ma mère.

- Alors Agathe, que m'as tu rapporter cette fois si ? me dit elle en m'émouillant tendrement les cheveux.
- Oh pas grand chose cette fois si, Maman. La période des champignons vient de commencer mais on dirait qu'elle s'annonce mauvaise. Il y en n'aura même pas assez pour nous d'eux, mais je te les laisse, tu en as plus besoin que moi.
- Tu en es sûre ? J'approuve par un hochement de tête. C'est gentil je vais me régaler, allez file ! Et elle me lance une pomme bien rouge, que j'attrape de mes deux mains.

Je me précipite, comme à mon accoutumée, en dehors de la cuisine, j'attrape ma mystérieuse valise noire et monte quatre à quatre l'escalier qui mène à l'étage des chambres. Quand je pénètre dans ma chambre, je dépose la valise sur mon lit et je me poste devant, tel un soldat, observant le champ de bataille. Et quelle bataille ! À première vue, il ne se passe encore rien, elle n'a pas encore commencé. Mais en réalité si, et ça depuis longtemps. Deux adversaires redoutables y participent. La curiosité et la retenue. J'éprouve une terrible envie de l'ouvrir. Mais prenons une seconde et admettons que cette valise ait un propriétaire, ce qui est sûrement le cas, et que je sois le propriétaire, je n'aimerais pas qu'un individu, que je ne connais pas, la retrouve et l'ouvre. Surtout si il a mes objets personnels sous clé à l'intérieur. Oh non ! Je n'aimerais pas ça. Je déteste qu'on touche à mes affaires. Donc je reste là, l'air béat, debout devant cette valise noire. Part delà la fenêtre, de l'autre côté de la pièce, je vois

le soleil se coucher. Il se couche à pleine vitesse. C'est là que mon cœur palpite, qu'il s'emballe. Je n'arrive plus à le contrôler. La nuit arrive et je la déteste. Elle m'effraye. Tout le monde en a peur. Chaque matins, quand je sens les rayons du soleils pénétrer dans ma chambre, je me sens comme libérée, libérée de cette nuit horrible. De cette nuit de cauchemars. Je ne rêve plus, nous ne rêvons plus depuis bien longtemps déjà. Tout le village, tout le pays et peut-être même tout le monde entier, ne rêve plus. C'est comme si les rêves avaient tous disparu du jour au lendemain. Plus aucun rêve, il ne reste juste que des cauchemars, des horribles cauchemars. Personnes ne sait pourquoi, à vrai dire chacun a sa petite explication. Le curé du village pense que c'est Dieu qui nous inflige une ultime punition pour tout le mal que nous causons, et c'est pour ça, que depuis trois ans, il prie toute les nuits dans l'espoir que les rêves redescendent du ciel. Mais rien ne vient. Mais malgré tout, il garde espoir. Je pense que c'est un bon curé, un peu fou dans le fond, mais bon tout de même. Notre vieux voisin amnésique, Monsieur Jogan, lui, il croit que c'est plus une sorte de vol mais de la part d'une force supérieure, des extraterrestres par exemple. Moi je ne le crois pas, ce serait une belle histoire mais un peu trop folle à mon goût. Quoi que, en y réfléchissant un peu plus, elle est quand même déjà bien folle, alors pour quoi pas ? Ma mère pencherait plus pour l'hypothèse du curé. Et moi je n'en sait rien. Peut-être sommes nous tout simplement en train de rêver. Oui, peut-être que ce n'est qu'un mauvais rêve après tout, et quand je me réveillerai, papa sera à mes cotés et maman sera en bonne santé et pleine de vie comme elle l'a toujours été au par-avant. Ce cauchemar pourrait enfin se transformer en rêve, en un magnifique rêve. Mais ce qui m'a fait rire quand je l'ai appris c'est la solution, qu'ils disent plausible, de la police. Ils sont tous mobilisés, et ça depuis trois ans déjà, pour trouver " le voleur de rêve" comme ils l'appellent. Serait il plausible que quelqu'un ait volé les rêves de tout le monde ? Il me semble que les stupéfiants et toutes ses substances illicites sont bel et bien interdites dans tout le pays, par conséquent, je me demande ce qu'ils consomment dans la police ? Ça me fait un peu peur tout de même, si eux s'y mettent aussi, on est vraiment perdu. Mais bon j'espère qu'ils le trouveront vite, ce "voleur de rêves".

Elle est posée là, devant moi. Mon regard la fuit un peu, s'évadant par la fenêtre en scrutant (peur ?) la venue de la nuit. Je commence à avoir un peu froid, l'air est sec, l'orage approche. Je ne risque pas de dormir fort longtemps cette nuit. Comme pour toutes les autres, les cauchemars viendront prendre mon sommeil. Je crois que ce sont eux les voleurs de rêves. Ils les ont volé et ont littéralement pris leur place. Je suis fatiguée. Fatiguée de devoir lutter contre ce sommeil. Toutes les nuits, c'est la même chose, le scénario recommence, encore et encore, sans fin.

Tout à coup, j'aperçois au loin la lumière aveuglante du premier éclair, je glisse en vitesse la mallette en dessous de mon lit et m'enfonce sous ma couette en moins de deux. Je tremble. J'ai froid et je redoute cette nuit bruyante. Je sais pertinemment que ce qui suit cette lumière, c'est ce bruit, ce craquement lointain. Mon père me disait, qu'en temps d'orage, que ce n'est que le ciel qui crie sa douleur. Il me disait de ne pas avoir peur, que c'était normal, que le ciel, lui aussi, avait le droit de s'exprimer de temps en temps. Ça ne me rassurais beaucoup, sa voix, douce et limpide, coulait comme une mélodie. Cette mélodie était délicieuse, je la croyais mienne pour l'éternité mais aujourd'hui je me rend compte que j'avais tort et qu'elle me manque terriblement. Mon père me manque terriblement. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui. Sans que je pense aux temps d'avant, ceux qu'on vivait pleinement à trois. J'aimerais pouvoir rêver de lui. J'aimerais pouvoir rêver de nous trois réunis toutes les nuits et ne plus jamais me réveiller... Mais c'est impossible, nos rêves se sont évaporés.

Le ciel ce met à parler. Ses paroles se font de plus en plus proches et fortes. L'orage se rapproche, il approche à grand vent. Sa taille grandit au fur et à mesure qu'il avance dans le ciel. Il est tout près. Je le vois parfaitement bien de la fenêtre de ma chambre. Il m'effraye. Il est aussi noir que le charbon et aussi sombre et effrayant que mes nuits, vides et tristes. Je m'engouffre encore un peu plus en dessous de mes draps. Quand on est enfant, on a toujours l'impression que notre couette nous protège de tout ce qui pourrait nous arriver. Eh bien moi j'y crois encore, même si j'ai déjà passé mon treizième hiver.

Peut de temps après qu'il soit passé, quand j'entends encore à peine son fracassement au loin, le sommeil vient me prendre. Mais il vient me prendre d'une façon douce et inattendue. Il n'a jamais fait une telle chose auparavant. Il est apaisant. Il vous prend d'une façon timide et vous emporte en moins de deux. Je me sens bien. Je me sens en confiance et totalement détendue comme si j'étais au coté de mon père. À un moment, je crois apercevoir son beau visage. Je le vois accroupi à coté de mon lit me caressant mes cheveux, comme il avait l'habitude de faire. J'ai envie de lui sourire, de le toucher, de lui dire combien je l'aime, mais mes paupières restent fermées et ma bouche ne s'ouvre pas. Je dors.

Au petit matin, je me fais réveiller par un cri, par le cri de ma mère qui me glace le sang. Je me lève en un bon, encore habillée de la veille, je respire à plein poumons, l'atmosphère est humide et chaude, et je descend quatre à quatre les marches des escaliers. Arrivée dans le hall, je vois un homme tenant fermement ma mère par les cheveux. Elle crie en me voyant. On peut lire la peur dans ses yeux. Elle se débat, elle essaye en vain de se défaire l'emprise qu'a l'homme au chapeau sur elle, mais il la tient fermement. Il ne la lâchera pas.

- Je crie à pleins poumons, Mais lâchez là !
- Je la lâcherais bien, mais je crois que tu as quelque chose qui m'appartient petite, où est cette mallette ? Demande l'homme d'une voix grave en s'arrêtant devant l'escalier.
- Mais je n'ai rien !
- Je ne supporte déjà pas les enfants, mais alors les petites menteuses comme toi, je les écrase ! Donne la moi et je te promet que je vais relâcher ta mère. Alors ? Je ne répond pas. C'est là qu'il saisit un vase sur l'armoire et le fracassa sur le crâne de ma mère. Il vole en éclats et du sang coule le long de son visage. Elle tomba à ses pieds, inconsciente.
- Arrêtez ! Je sais où est votre mallette ! Je vais vous la rendre !
- J'aime mieux ça, dit-il en ricanant.

Je fais demi tour en un bon et je me précipite dans ma chambre. Je prend la mallette, je m'empresse de redescendre et de la lui tendre. Il me remercie par un sourire mesquin, « mes sincères condoléances et merci pour tout, ce fut un plaisir ma petite », et il part. Il me laisse, seule, avec ma mère laissée pour morte. Elle ne respire plus. Le sang a recouvert le plancher. Je m'agenouille à ses cotés, je prend sa tête entre mes mains et je me met à pleurer toutes les larmes de mon corps. Elle est partie, il lui a prit la vie. Je suis vide, je ne ressent plus rien. Je perçois juste l'odeur de son léger parfum qui se repend dans toute la pièce, au milieu de cette odeur de mort.

Soudain, j'entends un bruit, bref et strident, accompagné d'un fracas puissant, qui, venant de dehors, me fait relever la tête. Des gens courent, d'autres crient tandis qu'un chauffeur de camion arrête son engin et vient jurer à l'avant. C'est là que je me met à comprendre. L'homme à la mallette vient de perdre aussi la vie en voulant prendre cette mystérieuse mallette noire. Des gens se sont regroupé autour de son corps, aucun d'entre eux ne remarque la mallette qui a volé à quelques mètres de lui sous la violence du choc. Je laisse ma mère seule quelques moments et je sors. Je prend la mallette et je cours la cacher en dessous de mon lit avant d'appeler de l'aide. Quand le médecin arrive, il m'annonce la mort de ma mère. Je vais dans ma chambre quant ils emmènent son corps. Je ne trouve même plus la force de pleurer. Je suis épuisée. Je m'écroule d'épuisement sur mon lit, et je m'endors presque instantanément.

Quand je me réveille, la nuit est déjà bien avancée, le soleil ne doit pas tarder à ce lever. Mais il règne, dans la maison mais aussi dans tout le village, une impression de mort. C'est vide. Le calme règne. Ce n'est pas le même calme que d'habitude, il est plus pesant celui-là. Il vous prend aux tripes. Mais dans l'obscurité de ma chambre j'aperçois comme un fin filament de poussière bleue, qui s'élevant d'en dessous de mon lit, s'échappe par la fenêtre. Arrivé à la fenêtre il se sépare en pleins d'autres filament, dont un vient et me pénètre par la main gauche, allongée sur mon lit. Je ne bouge plus, je bloque ma respiration. Je veux pouvoir voir ça le plus longtemps possible. Bouger serait, peut-être, le faire fuir. Je ne bouge pas. Au bout d'un moment, ma curiosité piquée au vif, je me décide enfin à bouger et à aller voir d'où peuvent-ils bien provenir. Je me glisse, avec crainte, en dehors de mon lit. Les filaments viennent de l'intérieur de la mallette. Ils sortent par la petite serrure fermée à clef. À la fois intriguée et apeurée, je remonte dans mon lit, et me cache, tel un enfant, en dessous de mes couettes. Et j'attends que la nuit s'endorme, j'attends le lever du soleil. Je ne ferme plus un seul œil de la nuit. Quand le soleil pointe ses premiers rayons matinales, les filaments disparaissent tous. Je me frotte plusieurs fois les yeux pour être sûre que je ne rêve pas. Au bout d'un moment, je me décide enfin à me lever. Tout paraît normal, dehors les oiseaux chantent, la mallette est bien à sa place, sans filaments extraordinaires. Ai-je rêvé ? Il faut que j'en ai la preuve formelle. Je me précipite en dehors de ma chambre en appelant ma mère, mais aucune réponse. Je garde espoir car elle est peut-être dans la cuisine entrain de me préparer un de ses nombreux plats. Mais lorsque je descend l'escalier, je suis frappée par la tache, encore visible, de sang sur le plancher. Je n'ai pas rêvé. Tout s'est bien passé. Cet homme est venu et a détruit ce qu'il me restait de famille. Je suis seule. C'est là que je me décide enfin à agir. Cela faisait longtemps que j'aurais du le faire. Je me précipite dans la cuisine, j'ouvre le tiroir à couteaux et je choisis le plus grand et le plus pointu. Il fera l'affaire. Je remonte dans ma chambre, en évitant de regarder la tâche sur le sol. Je me mets sur mon lit, je dépose la valise sur mes genoux croisé. Ma respiration s'accélère, mon pouls s'emballe et mes yeux pétillent. Je prend fermement le couteau dans une main, je le lève à la hauteur de ma gorge et je porte un coup fatal. La serrure cède du premier coup, la valise s'ouvre. Je l'ouvre tout de suite. Ce que j'y découvre à l'intérieur dépasse mon imagination. Elle est vide. Il n'y a rien. Je prend le temps de vérifier si il n'y a pas de doublures, ou des pochettes secrètes, rien. Elle est bien vide. Dans un élan de colère et de déception, je l'envoie valser par la fenêtre et je l'entend qui s'écrase en bas de la glycine qui remonte en dessous de ma fenêtre. Moi qui pensais que ce qu'elle renfermais pouvait bien dépasser toute imagination humaine, j'étais servie. J'avais mis la vie de ma mère en jeu. Elle avait perdu sa vie pour rien. Devant toute ces dures vérités, la colère

et la haine me gagnent, elles laissent place ensuite à mes larmes. Je pleure pendant de longues heures, avant de me faire attraper par le sommeil. Il vient me chercher timidement et m'emporte comme à son accoutumée. Je me laisse porter. De toute façon, lutter serait chose vaine, personne ne gagne jamais contre lui, il gagne tôt ou tard.

Je dors bien plus que d'habitude et je ne sors de ma chambre qu'à de rares occasions pour satisfaire mes besoins, mais sinon je reste là, à pleurer. Je dors d'un sommeil triste, vide. Quand la nuit arrive enfin, j'ai l'impression que je viens de vivre la plus longue journée de toute mon existence. Je dors en ne rêvant à rien. Ma tête est vide. Mais je me réveille en plein milieu de la nuit par une lumière aveuglante. J'ai l'impression que le jour se lève alors qu'il est presque minuit. Je me rend vite compte que ce ne sont que des centaines de filaments, semblables à ceux de la veille, qui rentrent par la fenêtre de ma chambre. Ils sortent de la valise, ouverte, que j'ai lancé plutôt dans la journée. Elle n'est pas vide. Je me rend compte que tout ces filaments viennent autour de moi et donnent des dessins, de beaux et grands dessins. C'est là que je commence à comprendre, je comprend que l'homme au chapeau est le voleur de rêves et ce qui est devant moi, en ce moment même, ce sont tous les rêves de chacun d'entre nous réunis.

Je reste là, l'air béat. J'admire ce qui se joue devant moi. Il arrive par moment que je me demande si je ne rêve pas. Je me lève et je vais regarder par ma fenêtre. Les étoiles brillent de mille feux. Elles brillent bien plus que d'habitude. La valise est là, en contre-bas, elle se vide peu à peu de tous ses rêves. Mes paupières deviennent lourdes, elles se ferment peu à peu. Mais par moments je me réveille quelques instants, je sursaute, je frissonne et je me rendors quelques temps plus tard. Cette nuit là, je vois ce que je rêve de voir depuis bien longtemps déjà. Je les vois tous les deux, je nous vois tous les trois, heureux. Le sourire est enfin revenu sur le visage de ma mère, elle est heureuse et ça se voit. Mon père, oh mon père, lui il tient ma mère dans ses bras, il la protège. Il lui sourit et lui fait de temps en temps un bisous dans le cou. Il l'aime, il est heureux et ça se voit également. Ce rêve est merveilleux. Il est tout simplement beau. Ils m'ouvrent leurs bras. Je cours vers eux. Quand ils me prennent enfin dans leurs bras, je pleure de joie. Je ne suis pas triste, au contraire, je crois simplement que j'avais oublié cette agréable sensation. Soudain, tout commence à se brouiller. Tout commence à s'effacer et ne devient que nuage. Ce brouillard me fait perdre le contact avec mes parents. Au début je ne les touche plus mais je peux encore les voir qui s'éloignent. Je me rend vite compte que ce n'est pas eux qui partent, mais moi qui tombe. Je suis en chute libre, je prend de la vitesse et l'image de mes parents disparaît au loin. Je veux crier mais aucun son ne veut bien sortir de ma bouche. Les larmes n'ont même pas le temps de venir remplir mes yeux que je me réveille en sursaut dans mon lit. Je transpire. Je me frotte les yeux. Mais là je ne me pose même plus la question de savoir si j'ai rêvé ou pas, j'ai vraiment rêvé. Je me mets sur le bord de mon lit, je me change et je descend prendre mon petit déjeuner. Je suis seule à ma table. Je mange seule et je dois enfin parvenir à m'y habituer.

Les années passent. Elles passent vite. Je ne vis mes journées que pour mes nuits. Je trouve encore la force de lutter car mes nuits sont merveilleuses, elles sont les journées que je n'ai presque jamais eues. Mais on ne peut pas dire que je ne suis pas heureuse, je le suis, même si pas mal de gens ne me croient pas. Au fond de moi je sais très bien que je suis heureuse. Je n'ai jamais été aussi heureuse de toute ma vie. Les rêves de mes parents ne me quittent jamais plus, j'ai même un petit frère. Il est adorable. Pour qu'il s'endorme, tous les soirs, mon père et moi lui chantons des chansons. Ce n'est que comme ça qu'il parvient à s'endormir. Je suis sûre

que lui aussi fait de magnifiques rêves. Voilà à quoi rime ma vie. Je l'aime comme elle est. Je ne peut pas imaginer mieux car je n'ai rien connu de mieux. Au moins, là je suis sûre que ma mère va bien et que mon père est en vie. Ils ont l'air enfin heureux comme ça.

Un jour, alors que le soleil vient à peine de se réveiller, je suis dans la cuisine en train de finir mon petit déjeuner, quant, tout à coup, on vient toquer à la porte. Étrange. Personne ne vient plus jamais toquer à ma porte depuis la mort de ma mère. En proie au doute, je me lève et viens ouvrir. À mon plus grand étonnement, les trois fantômes de mes rêves se tiennent devant moi ...